III

TEMPS ET CRISE CHEZ SALLUSTE : LE CAS DU *BELLUM CATILINAE*

par Catherine Sensal

Maître de conférences à l'Université de Franche-Comté (ISTA – EA 4011)

Résumé. – *Si **Salluste** n'emploie jamais les mots qui pourraient la désigner, contrairement à Thucydide, c'est pourtant bien d'une **crise** dont il nous parle dans le* **Bellum Catilinae***, une crise politique et morale dont il fait le récit suivant une **temporalité toute personnelle**. Il s'agira ici d'examiner les modalités de construction d'une temporalité porteuse de sens en elle-même et capable de signifier l'idée de crise dans l'interprétation sallustéenne de la conjuration de Catilina.*

Abstract. – *If **Sallust** never uses the words that could describe it, unlike Thucydides, it is nevertheless a **crisis** that he speaks of in the* **Bellum Catilinae***, a political and moral crisis which he recounts following a completely **personal temporality**. We will examine the ways in which Sallust constructs a temporality that carries meaning in itself and can signify the idea of crisis in the sallustean interpretation of Catilina's conspiracy.*

Dans une entrevue accordée en 2013 à la revue en ligne *La Vie des idées* [1], la philosophe Myriam Revault d'Allonnes déclarait :

> « Le mot grec *krisis* (…) indique le moment décisif, dans l'évolution d'un processus incertain, qui va permettre le diagnostic, le pronostic et éventuellement la sortie de crise. On ne peut donc dissocier le statut de la crise d'une conception et d'une expérience du temps : quel que soit son domaine d'application, la crise s'inscrit dans une temporalité, elle relève d'un certain régime d'historicité dont elle est même le révélateur. »

À la lecture de ces lignes, nous nous sommes demandé – même si ce n'est pas exactement ce qu'exprimait M. Revault d'Allonnes – s'il ne serait pas possible de s'interroger sur l'existence, dans l'œuvre de Salluste, d'une temporalité porteuse de sens en elle-même et capable de signifier sinon la crise, à tout le moins la tension ou la menace. L'idée de crise [2] pourrait-elle

1. G. Mazeau et J. Moisand, « Révolution et crise de la temporalité. Entretien avec Y. Citton et M. Revault d'Allonnes », *La Vie des idées*, 12 mars 2013. URL : http://www.laviedesidees.fr/Revolution-et-crise-de-la.html.

2. Jamais nommée par Salluste et pourtant omniprésente : cf. P.M. Martin, « Présentation de *La Conjuration de Catilina* comme récit d'une crise », *VL* 175, 2006, p. 79-88.

s'inscrire dans la forme narrative même du récit et plus précisément dans sa construction temporelle ?

Ce questionnement paraissait d'autant plus légitime qu'au cours des dix dernières années, l'étude du récit chez les historiens anciens s'est plus précisément portée sur la représentation du temps. En 2009, Denis Feeney [3] a montré que le choix des marqueurs chronologiques était idéologiquement chargé et que ces marqueurs pouvaient influencer la construction de la temporalité historiographique. En 2012 est paru le recueil *Time and Narrative in Ancient Historiography* [4], au titre puissamment évocateur, et de fait, le concept de « plupast » forgé par les éditeurs rappelle l'analepse narratologique. En 2013, dans *Experience and Teleology in Ancient Historiography*, Jonas Grethlein appliquait les méthodes de l'analyse narratologique aux textes des historiens anciens, dont le *Bellum Catilinae* de Salluste [5]. Centrés sur la relation entre historiographie et temps, entre récit et temps, les travaux de J. Grethlein [6] entendent, d'une part, vérifier l'hypothèse selon laquelle les récits des historiens de l'Antiquité constituaient une tentative pour comprendre et maîtriser le temps, et, d'autre part, montrer que la représentation du passé, chez les Anciens, peut impliquer différents niveaux temporels [7]. Pour désigner ces niveaux temporels, J. Grethlein utilise les expressions « plupast » et « future past ». Le terme « plupast » renvoie au passé antérieur à celui qui fait l'objet de la narration, un passé du passé. L'expression « future past » – forgée, il y a une quarantaine d'années, par R. Koselleck [8] et entendue alors dans une acception légèrement différente (*le futur tel que vu dans le passé*) – prend en compte le point de vue à partir duquel le passé est envisagé, le *telos*, qui influence le choix de la matière historique et son agencement : bien que le *telos* soit du passé pour l'historien et ses lecteurs, il est encore un futur pour les acteurs historiques. Ainsi, selon J. Grethlein, Salluste présente la conjuration de Catilina comme le *telos* d'un processus historique. Or, faire d'un événement un *telos* définit notre propre point de vue non seulement des événements précédents mais aussi de l'événement lui-même [9]. Par exemple, l'archéologie des chapitres 6 à 13 du *Bellum Catilinae*, en situant le complot dans un contexte historique beaucoup plus large, désigne la conjuration de Catilina comme le *telos* des

3. D. Feeney, « Time », dans A. Feldherr (ed.), *Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2009, p. 139-151.

4. J. Grethlein et Chr. B. Krebs, (edd.), *Time and Narrative in Ancient Historiography: the 'Plupast' from Herodotus to Appian*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2012.

5. J. Grethlein, *Experience and Teleology in Ancient Historiography: 'Futures Past' from Herodotus to Augustine*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2013.

6. Aux travaux déjà mentionnés, il faut ajouter J. Grethlein, « Time, Tense and Temporality in Ancient Greek Historiography », dans *Oxford Handbooks Online: Classical Studies* 2014, consulté à l'adresse suivante : http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199935390.001.0001/oxfordhb-9780199935390-e-43, et Id., « "Future Past" : Time and Teleology in (Ancient) Historiography », *History and Theory* 53/3, 2014, p. 309-330.

7. Grethlein, « Time, Tense and Temporality » art. cit. [n. 6].

8. R. Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 1979.

9. Grethlein, « Time, Tense and Temporality », art. cit. [n. 6].

événements antérieurs [10]. Enfin, dans un recueil publié en 2016 [11], E. Bertrand, M. Coudry et V. Fromentin étudient la temporalité historique et les formes du récit pour déterminer les modalités de l'écriture de Dion Cassius dans les livres tardo-républicains. Il apparaît, entre autres, que le travail de composition de l'historien grec « privilégie une logique d'interprétation au détriment d'un déroulé annuel du récit » [12].

Ces travaux récents ne doivent pas occulter ceux de É. Benveniste [13], de P. Ricoeur [14] et de Fr. Hartog [15], qui ont montré – pour résumer une pensée complexe d'une manière extrêmement schématique et certainement très approximative – que la perception du temps relève de l'expérience humaine et s'incarne dans le discours, et qu'« il ne saurait y avoir de temps pensé que raconté » [16].

Les travaux récents mentionnés plus haut ouvrent sur la manière dont les anciens abordaient la temporalité, sur la structure de leurs œuvres et sur leur fonction téléologique, des horizons qui nous paraissent mériter d'être scrutés dans une étude sur la « mise en temps » dans le récit de Salluste [17]. Il ne s'agira pas d'étudier à nouveaux frais la chronologie des événements de la conjuration de Catilina tels qu'ils sont rapportés par l'historien. S. Papaioannou a rappelé encore récemment que le temps passé, en tant que séquence d'événements, est une reconstruction : des perceptions ou des expériences différentes du temps conduisent à des descriptions différentes du passé. Le résultat en est une pluralité de passés reconstruits de manière plus ou moins subjective [18]. L'idée ici est donc plutôt d'essayer de comprendre comment la forme narrative peut contribuer à construire une signification historique [19], en se gardant toutefois de ne pas trop dénaturer une œuvre ancienne par une pensée qui lui est étrangère.

10. Gretheln, *Experience and Teleology…*, *op. cit.* [n. 5], p. 283.

11. E. Bertrand, M. Coudry et V. Fromentin, « Temporalité historique et formes du récit. Les modalités de l'écriture dans les livres tardo-républicains », dans V. Fromentin, E. Bertrand, M. Coltelloni-Trannoy (*et al.*), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, I, Bordeaux, Ausonius éditions, 2016, p. 303-316.

12. Bertrand, Coudry et Fromentin, art. cit. [n. 11], p. 314.

13. É. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », dans *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, 1966, p. 8 : « […] c'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps, et le temps linguistique nous apparaît également irréductible au temps chronique et au temps physique » ; Id., *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard, 1974, p. 83 : « On pourrait croire que la temporalité est un cadre inné de la pensée. Elle est produite en réalité dans et par l'énonciation. »

14. P. Ricoeur, *Temps et récit*, I, Paris, Seuil, 1983, p. 85 : « […] le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, et <que> le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle […]. »

15. Fr. Hartog, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2005, notamment p. 163-173.

16. Hartog, *Évidence de l'histoire*, *op. cit*. [n. 15], p. 269, d'après Ricoeur, *Temps et récit*, *op. cit.* [n. 14].

17. Nous ont également profondément influencée les articles de I. Cogitore, « Manipulations du temps dans les *Annales* de Tacite », *VL* 185-186, 2012, p. 126-140, et de F. Galtier, « La temporalité dans le livre I des *Histoires* de Tacite » *VL* 168, 2003, p. 38-46.

18. S. Papaioannou, « Matrice of Time and the Recycling of Evil in Sallust's Historiography », *Epeikena* 4/1-2, 2014, p. 136.

19. Puisque « la configuration du récit porte trace des intentions de sens de l'auteur […] » (P. Payen, « *Historia* et intrigue. Les ressources "mimétiques" de l'enquête d'Hérodote », *DHA* 2010 [Supplément 4.1], p. 244).

Dès sa conception, la première œuvre de Salluste est inscrite dans une perspective temporelle significative et révélatrice d'« une logique interprétative », pour reprendre l'expression de E. Bertrand, M. Coudry et V. Fromentin [20]. En effet, dès la préface, Salluste définit sa position narrative :

4.2 *statui res gestas populi Romani carptim*
4.3 *paucis absoluam*

Ce choix d'une œuvre historiographique de type monographique est en lui-même éloquent. Alors que le genre annalistique connaît un regain de popularité à son époque, Salluste poursuit dans la brèche ouverte par Coelius Antipater, Sempronius Asellio puis par Cornelius Sisenna. Ce choix narratif et temporel délibéré est la première marque d'une temporalité historiographique signifiante. Quelques exemples illustreront la manière dont les marques temporelles peuvent induire le sentiment de crise.

L'un des procédés retenus ici est l'analepse, dont la plus célèbre dans l'œuvre de Salluste est celle des chapitres 18 et 19 du *Bellum Catilinae*, récit rétroactif de ce que l'on a coutume d'appeler « la première conjuration » (*de superiore coniuratione* [19.6]) dont la réalité même est discutée [21]. Le chapitre 18 nous intéresse particulièrement parce que Salluste y rapporte les événements survenus à Rome et qu'il le fait suivant des indications temporelles précises [22].

Ce passage est représentatif d'un travail de construction d'une temporalité signifiante. Que l'épisode de la première conjuration soit avéré ou non n'est peut-être pas l'essentiel. Ce qui importe, c'est que Salluste présente l'épisode de la première conjuration comme un fait historique dont il expose le déroulement dans une relation qu'il veut la plus véridique possible : *quam uerissume potero dicam* (18.2). Le but ici n'est donc pas d'établir si l'épisode rapporté a bien eu lieu ou si la chronologie de Salluste est exacte ou fausse. Pour Salluste et pour nombre de ses contemporains, la conjuration de Catilina est encore un temps expérimenté, vécu. Le recours constant au champ lexical de la *memoria* [23], à la fois raison et critère d'écriture, devait influencer la réaction, l'attitude et l'opinion des lecteurs [24]. Il s'agira donc ici d'examiner comment l'expression du temps permet de conférer à l'épisode son caractère critique.

20. Bertrand, Coudry et Fromentin, art. cit. [n. 11], p. 312.

21. Voir les discussions de P. McGushin, *C. Sallustius Crispus Bellum Catilinae. A commentary*, Leyde, Brill, 1977, p. 298-301, de K. Vretska, *Sallust. De Catilinae coniuratione*, Heidelberg, Winter, 1976, p. 289-291, et de J. T. Ramsey, *Sallust's Bellum Catilinae*, Oxford-New York, 2007[2] [1984[1]], p. 231-232. Plus récemment, voir B. Levick, *Catiline*, Londres-New York, Bloomsbury, 2015, p. 35-40, et p. 127 pour sa (courte) recension de la littérature antérieure à laquelle il faut ajouter F.L. Jones, « The first conspiracy of Catiline », *CJ* 34, 1939, p. 410-422 et L. Havas, « Crassus et la première conjuration de Catilina », *ACD* 6, 1970, p. 35-43.

22. Alors que dans le chapitre 19, la perspective temporelle me semble céder le pas à une analyse explicative.

23. *Memor* : 60.7 ; *memores* : 3.2 ; 16.4 ; 37.6 ; 58.12 ; 60.3 ; *memoria* : 1.3 ; 4.2 ; 33.2 ; 51.32 ; 53.6 ; *memorandi* : 51.4 ; *memorabile* : 4.4 ; *memoratu* : 6.2 ; 7.3 : *memoro* : 5.7 ; 7.7 ; 13.1 ; 20.1 ; 26.3 ; 52.13 ; 57.1.

24. A. M. Seider, « Time's Path and the Historians's Agency. Morality and Memory in Sallust's *Bellum Catilinae* », *Epeikena* 4/1-2, 2014, p. 153.

Les historiens anciens ne travaillaient pas tant avec des dates que suivant des cadres temporels pour ainsi dire reconstruits à l'occasion de chaque projet historiographique [25]. Ce qui est une date pour nous était pour eux une sorte de mise en rapport de différents événements [26]. Ce sont surtout ces relations temporelles d'antériorité, de simultanéité et de postériorité (ou ultériorité) qui leur permettaient de structurer les événements. Dans notre passage, Salluste donne les noms des consuls et par conséquent l'indication de l'année où aurait eu lieu cette première conjuration : *Lucio Tullo et Manio Lepido consulibus* (18.1), ce qui correspond à l'année 66. Il mentionne aussi les noms des consuls désignés pour l'année suivante : *Publius Autronius et Publius Sulla designati consules* (18.2) et fournit même des références calendaires :

circiter nonas Decembris en18.5 (5 décembre 66)
kalendis Iaunariis toujours en 18.5 (1e janvier 65)
in nonas Februarias en 18.6 (5 février 65)

Puisque la chronologie stricte des faits n'est pas établie avec assurance par les historiens eux-mêmes, il est difficile de dire si Salluste a fait ici un usage négligent de ses sources ou s'il a confondu ou manipulé la chronologie des événements. Mais le fait est que les datations consulaires et calendaires sont très rares dans le *Bellum Catilinae* : nous n'en avons dénombré que sept en tout [27]. Or elles sont en majorité concentrées dans ce passage – et notamment dans le chapitre 18 – et elles semblent par conséquent procéder d'un acte délibéré et d'une intention assumée d'ancrer l'épisode dans une réalité temporelle précise.

D'autres éléments contribuent à cette ambition : les deux ablatifs absolus à valeur temporelle et marquant l'antériorité : *consilio communicato*, en 18.5 ; *fascibus correptis*, toujours en 18.5, de même que les indicateurs temporels, qui sont également nombreux dans ce texte : § 1 *antea* ; § 3 *post paulo* ; § 4 *eodem tempore* ; § 7 *tum* ; § 8 *eo die* ; *nondum*, dont trois (§ 4 *eodem tempore* ; § 7 *tum* ; § 8 *eo die*) marquent une relation temporelle de contemporanéité. Salluste inscrit le caractère exceptionnel de cette première conjuration dans l'histoire de Rome : *eo die post conditam urbem Romam pessumum facinus patratum foret* (18.8) et lui confère une résonnance qui anticipe celle de la conjuration de 63. Quant aux tiroirs verbaux, les seuls parfaits utilisés dans le passage le sont en ouverture et en clôture du récit proprement dit (chapitre 18 : *coniurauere* / *diremit* ; chapitre 19 : *missus est* / *occisus est*). Si les deux parfaits *missus est – occisus est* du chapitre 19 évoquent le sort particulier de Pison, les parfaits *coniurauere* et *diremit* du chapitre 18 semblent résumer cette première conjuration, dans une esquisse soulignée par la force antithétique des préfixes *cum-* et *dis-*.

Autre fait remarquable : le chapitre 18 présente peu, sinon pas, de signes de la *breuitas*, de la *uelocitas* ou même de l'*inconcinnitas* si habituelles et caractéristiques du style de Salluste : pas de présent historique, pas d'infinitif

25. Feeney, art. cit. [n. 2], p. 141-142, avec la bibliographie *ad loc*.
26. Feeney, art. cit. [n. 2], p. 141.
27. Outre les occurrences déjà mentionnées, cf. *Cat*. 17.1 ; 18.2 ; 38.1 ; 47.2.

de narration [28], pas d'asyndète temporellement marquée [29], pas de construction dissymétriques, éléments qui contribuent ordinairement à évoquer la précipitation, l'urgence, la tension, le tumulte. Ce rôle semble dévolu ici à l'accumulation des indicateurs temporels, qu'ils soient absolus ou relatifs, soutenu par le sentiment latent d'une réitération toujours possible (*rursus* 18.6), qui confère au passage un caractère prémonitoire, voire prophétique.

Une même charge prédictive émerge des paragraphes 35 et 36 du discours de César au chapitre 51. Le discours touche à sa fin et César tente de mettre en garde les sénateurs contre les conséquences qu'entraînerait le prononcé de la peine de mort à l'encontre des conjurés faits prisonniers. Une condamnation à mort constituerait un précédent funeste pour le futur :

> 35. *Atque ego haec non in M. Tullio neque his temporibus uereor ; sed in magna ciuitate multa et uaria ingenia sunt.*
> 36. *Potest alio tempore, alio consule, cui item exercitus in manu sit, falsum aliquid pro uero credi. Ubi hoc exemplo per senatus decretum consul gladium eduxerit, quis illi finem statuet aut quis moderabitur ?*

César envisage la conjuration dans ses prolongements à venir. La temporalité future (*eduxerit*, *statuet*, *moderabitur*), l'anaphore de *tempus*, soutenue par la construction chiasmique déployée sur les deux paragraphes 35 et 36 : *non in M. Tullio neque his temporibus / alio tempore, alio consule*, confèrent au passage – qui fait sans doute allusion aux violents événements dont Salluste fut lui-même témoin en 44 et en 43 – une valeur prédictive angoissante.

Mais la temporalité, c'est aussi une catégorie linguistique qui permet de situer une action suivant des principes d'antériorité, de contemporanéité et de postériorité [30]. Les indicateurs temporels et les tiroirs verbaux sont eux aussi significatifs. Un relevé systématique des différents indicateurs temporels – adverbes, locutions adverbiales, compléments circonstanciels, ablatifs absolus, subordonnées temporelles, a été fait. Quelques sondages ponctuels dans ce corpus imposant, étayés par l'examen de la répartition de ces indicateurs temporels et par l'étude des temps verbaux, suffiront à mettre en évidence chez Salluste une stratégie de construction temporelle propre à signifier la crise.

Le corpus des adverbes, locutions adverbiales et prépositions à valeur temporelle comporte cent deux occurrences [31]. La répartition de ces occurrences suivant les rapports temporels qu'ils instaurent est instructive. L'antériorité (*ante*, *antea*, *paulo ante*…) est peu marquée alors que les temporalités de la simultanéité (*ea tempestate*, *eo tempore* et ses déclinaisons, *interea*, *tum*) et de l'ultériorité (*dein*, *deinde*, *paulo post*, *post*, *postea*, *postremo*)

28. En *Cat*. 18.5, *ipsi* est sujet de *parabant* : il faut construire *ipsi … mittere <parabant>*.

29. Mise à part la suite de qualificatifs décrivant Cn. Piso en 18.4.

30. Y. Duhoux, *Le Verbe grec. Éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2002[2] [1992[1]], p. 147 : « […] la temporalité est la catégorie linguistique qui localise le moment de la réalisation du procès par rapport à un point de repère extérieur à ce procès. Elle permet au locuteur de situer l'action avant, en même temps que ou après ce repère. »

31. Sauf erreur de ma part.

le sont bien davantage. On remarque par exemple que la plupart des huit occurrences de *postea* [32] relèvent de la prolepse et anticipent donc les événements à venir. En 22.3, Salluste laisse entrevoir l'exil futur de Cicéron, en 31.6, la publication de la première *Catilinaire*, en 48.9, peut-être l'altercation entre Crassus et Cicéron devant le Sénat en 55. Ces passages mentionnent Cicéron, le discours de César l'évoque aussi. C'est pourquoi Cicéron ne me semble pas être le grand absent du récit sallustéen, comme on l'a souvent prétendu : il est en fait toujours présent à travers les conséquences pressenties de ses actions.

Concernant l'ablatif absolu, Carole Fry a mis en évidence sa spécificité de circonstant. Il possède, écrit-elle, « la richesse fonctionnelle d'un adverbe tout en offrant l'ampleur sémantique d'une subordonnée dont il n'a pas cette lourdeur causée par la présence simultanée d'un verbe conjugué et d'une conjonction. » [33]. D'où la vivacité et l'expressivité qu'il confère à la narration dont le rythme semble soudain se contracter. Le *Bellum Catilinae* compte une trentaine d'ablatifs absolus à valeur temporelle. De ce nombre, si mon relevé est exact, trois seulement marquent la simultanéité [34]. Tous les autres portent la marque du passé et dénotent un procès antérieur à celui de la principale, qui se trouve alors dans un rapport temporel d'ultériorité.

Le relevé des subordonnées temporelles comprend près de soixante propositions. Il ne contient que deux propositions subordonnées temporelles établissant un rapport d'antériorité [35]. Là encore, c'est en priorité un rapport de postériorité qui s'instaure, avec l'emploi récurrent de la conjonction *postquam*, placée le plus souvent en début de phrase. *Ubi* est fréquent aussi, et dans le même emploi. Cependant, dans les derniers chapitres du *Bellum Catilinae*, alors que la bataille finale approche, on observe un changement : *postquam* devient d'un emploi presque exclusif [36]. Cette réitération de *postquam* confine presque à l'anaphore. Les événements semblent alors se précipiter et les protagonistes, engagés dans une pitoyable et funeste fuite en avant.

* *
*

L'usage de la catégorie linguistique de la temporalité identifie la postériorité comme le rapport temporel privilégié dans le *Bellum Catilinae*. On a vu le caractère paradoxalement annonciateur du chapitre 18 et celui prophétique de la prolepse du discours de César. La construction du récit est tournée vers le futur, et il me semble que ce n'est pas uniquement en vue d'une démonstration morale ou pour renvoyer à l'époque contemporaine de Salluste. Ce que décrit notre auteur, ce qu'induisent les diverses modalités

32. *Cat*. 2.2 ; 19.1 ; 22,3 ; 24.2 ; 31.6 ; 48.9 ; 50.4 ; 51.43.

33. C. Fry, « L'ablatif absolu, une histoire de flou », dans C. Bodelot (ed.), *Éléments « asyntaxiques » ou hors structure dans l'énoncé latin*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2007, p. 59.

34. *Cat*. 33.2 ; 40.6 ; 41.3.

35. *Cat*. 36.2 : *antequam* ; 44.3 : *priusquam*.

36. *Cat*. 51.5 ; 51.40 ; 52.1 ; 53.1 ; 53.5 ; 55.5 ; 56.4 ; 57.1 ; 57.5 ; 60.2 ; 60.7.

de la « mise en temps » de son récit, c'est l'inéluctabilité de ce qui va advenir. Comme si, dans cette sorte de « récit d'anticipation » que pourrait être le *Bellum Catilinae*, Salluste avait cherché à inscrire dans l'énonciation même, sinon la crise, du moins une certaine fatalité, non pas par quelque pessimisme de bon aloi, mais par cet excès de conscience et de lucidité qui lui ont valu l'immortalité.